« Ne pas excuser, ne pas accuser, mais comprendre »

Bruno Vanden Broecke tient seul en scène pendant près de deux heures.
© THOMAS DHANENS

L'uniforme a changé – du noir d'un père missionnaire au vert kaki de l'armée – mais les ingrédients restent les mêmes. Après le succès de « Missie », Bruno Vanden Broecke endosse à nouveau le regard perçant du Belge David Van Reybrouck sur notre rapport à l'Afrique. « Para » vous parachute en Somalie.

ENTRETIEN

Qui se souvient encore de cette photo d'un jeune Somalien maintenu au-dessus d'un feu par des paras belges, en 1993, alors que des militaires ont été envoyés en Somalie dans le cadre de la mission Restore Hope, pour maintenir un semblant d'ordre dans un pays en pleine guerre civile ? Cinq minutes dans les JT et puis s'en va. Aujourd'hui, David Van Reybrouck replonge dans ces années 90 pour tenter de comprendre comment, en partant d'objectifs nobles, on bascule vers des pratiques sordides ? Comment un certain idéalisme peut générer au mieux de l'impuissance, au pire une telle cruauté ? Après avoir chroniqué le destin d'un missionnaire, l'auteur belge se glisse donc dans la peau d'un ancien paracommando ayant pris part à l'opération de maintien de la paix des Nations unies en Somalie.

Auréolé de prix côté flamand et mis en scène par Raven Rüell, Bruno Vanden Broecke joue aujourd'hui *Para* en français. Avec une tonalité qui n'est pas sans rappeler *Apocalypse Now* de Coppola, le texte questionne ce mythe de l'Occidental redresseur de tort et dévoile une réalité taboue : celle de jeunes hommes baignés d'un racisme latent, armés jusqu'aux dents, et débarquant dans un conflit complexe, une misère terrible, une culture inconnue. Sans compter leur retour au pays, laissés à l'abandon, déconnectés de leurs proches par ce qu'ils ont vécu. Bruno Vanden Broecke nous donne quelques clés de lecture.

Quelle est la genèse de « Para » ? À quel point est-ce inspiré de faits réels ?
C'est après avoir vu une émission de télé flamande dans laquelle David Van Reybrouck était invité pour parler de son travail qu'un sergent de l'armée l'a appelé pour lui parler de cette mission en Somalie. Puis, comme pour Mission, *il a fait des interviews. Vous seriez surprise à quel point tout vient des interviews. Pour Aziz par exemple, le premier Marocain chez les paras, c'est son vrai nom. Et ce qu'il a vécu est encore plus terrible que ce qui est écrit dans la pièce. On a un peu atténué parce qu'on avait peur que les gens ne trouvent pas ça crédible. Aziz est venu à la première et, à la fin, il m'a donné ses « wings », ces insignes que l'on reçoit quand on devient paracommando. Il m'a dit :* « C'est pour toi, tu l'as mérité ! » *Et moi, j'étais en pleurs.*

Avez-vous rencontré des paras, des soldats, pour construire votre rôle ?
Je suis allé dans une caserne et j'ai rencontré un officier charmant. Il avait fait pour nous toute une reconstitution de son bivouac il y a 25 ans. Il nous a montré des armes, des plans, des photos. D'habitude, je ne fais pas trop ce genre d'immersion parce que j'ai peur que ça empêtre mon imagination. Je pars du principe que si le texte est bien, tout va bien. Je me fixe juste une règle : ne pas trop bouger pour ne pas perdre mon énergie. Par contre, les chaussures sont importantes. Ce ne sont pas des bottes de combat mais elles sont fermes, lourdes. C'est le texte qui fait voyager le public, de la salle de conférences à la caserne puis, de là, on part avec le C130 en Somalie. D'un coup, on se retrouve dans le désert.

Comment voyez-vous votre personnage ? Il est très ambigu : c'est quelqu'un qui veut bien faire, qui n'est pas entièrement mauvais mais qui se retrouve dépassé par la situation ?
C'est justement cette nuance qui fait la qualité du texte. Personne n'est tout bien ou tout mal : tous les hommes ont des teintes de gris. L'idée est de comprendre pourquoi les gens font ce qu'ils font. Ne pas excuser, ne pas accuser non plus, mais se situer entre les deux. Le théâtre permet ça : montrer un homme sur scène pendant près de deux heures. Il n'est plus seulement un personnage, mais un homme avant tout. La matière de David est tellement pleine et nuancée que la seule chose qu'il me reste à faire, c'est d'être crédible.

Est-ce qu'il faut défendre ce genre d'opérations extérieures dans les pays en guerre ou est-ce qu'au contraire, ce sera toujours vain, comme un emplâtre sur une jambe de bois ?
La pièce ne tranche pas. On reçoit plutôt des questions, et ça j'adore. Que les gens qui arrivaient avec des certitudes quittent la salle en doutant. Est-ce qu'il faut défendre l'armée ? Je ne sais pas. Je suis un pacifiste, mais le fait d'être capable de se défendre ne me paraît pas non plus une mauvaise chose. Dans un monde idéal, bien sûr qu'on n'aurait pas besoin d'armée, mais c'est une utopie, non ?

La pièce questionne aussi le fonctionnement humain de l'armée…
Ce qu'un soldat doit faire pendant sa formation pour être capable de tuer quelqu'un, c'est fou. On te lave le cerveau. Du coup, tu es capable de tuer quelqu'un en mission mais quand tu rentres chez toi, tu es aussi incapable de vivre normalement. Sans compter toute cette cruauté que tu as vue, vécue. Il faut se forcer comme être humain pour prendre la vie de quelqu'un mais après, ça se retourne contre toi, dans ta vie privée. Dans les années 90, pour ceux qui sont revenus de Somalie, il n'y avait pas encore de soutien psychologique. Beaucoup de gens se sont perdus après une guerre. ■

Propos recueillis par
CATHERINE MAKEREEL

Le 21/10 au Palais des beaux-arts, Charleroi.
Du 9 au 11/11 au KVS, Bruxelles.

Missions spéciales

Il faut le faire ! Tenir seul en scène pendant près de deux heures (en néerlandais, « Para » dure 90 minutes mais les circonvolutions de la langue française étirent le monologue jusqu'à 120 minutes) ! C'est l'exploit que réalise Bruno Vanden Broecke dans la pièce de David Van Reybrouck, portrait d'un ancien militaire belge en mission en Somalie. Et se glisser dans la peau d'une sorte de Rambo n'est pas de nature à alléger la prouesse que représente un monologue de cette densité et de cette longueur. Serait-il un surhomme ? Aurait-il des muscles surdéveloppés au niveau du jeu et de la mémoire ? En fait, le bonhomme a surtout de l'entrainement puisqu'il a déjà joué « Missie » plus de 280 fois et en quatre langues, non seulement en Belgique, mais aussi en France, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Suisse et en Autriche. Ce seul en scène – également écrit par David Van Reybrouck – tenait déjà du morceau de bravoure. Il y incarnait un missionnaire belge. « En écoutant Bruno Vanden Broecke, on a le sentiment de se retrouver à Kikwit, à Kisangani, à Kindu », écrivait notre collègue Colette Braeckman à la création. « D'entendre ces hommes parler entre eux, se raconter des histoires de véhicules en panne, de système D, de sorcellerie, exprimer l'affection qui les lie à leurs ouailles, qui ont souvent donné leurs noms à leurs nouveau-nés. Dans ces récits, il y a aussi la violence de la dernière décennie, où se croisent des enfants-soldats, des femmes abusées, un tueur qui se promène avec un seau plein de restes humains, des réfugiés massacrés dans les forêts du Kivu, des soldats drogués, des fétiches… Dans ce pays en convulsion, les missionnaires apportent leur conviction tranquille et parfois bornée, leurs préjugés aussi, et leur immense disponibilité. » C.Ma.

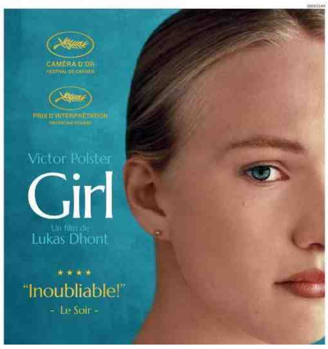
« Un décor où s'écouter, parler et être pardonnés, ou pas »

Avant « Para » et « Missie », vous avez joué dans « La vie et l'œuvre de Léopold II », une pièce qui a fait polémique à sa reprise ?
Le regard post-colonialiste a perturbé certaines personnes, notamment parce qu'on faisait du « black facing ». C'est une pièce qu'on a créée en 2002 puis qu'on a reprise 15 ans plus tard pour les dix ans de la mort d'Hugo Claus. Ça devait être une fête et ça ne l'a pas été du tout. Il y avait notamment un danseur qui jouait le personnage de Bongo Bongo, un Noir qui symbolise l'amour du roi Léopold II pour le continent noir. Il y a une scène dans la pièce où on se moque de lui. À ce moment-là, il y a des rires gênés, inconfortables. Ça a choqué certaines personnes, ce qui a ensuite provoqué un clash avec notre metteur en scène Raven Ruëll. Raven a fait des spectacles au Congo, il a travaillé avec des jeunes là-bas, et c'est la dernière personne qu'on pourrait soupçonner d'être raciste, colonialiste. Ça nous a surtout appris à mieux se préparer, vérifier que ce qu'on fait sur scène est encore valable, qu'on ne va pas heurter des gens. Que si on montre une pièce anti-colonialiste et anti-raciste, il faut la rendre très claire. Cette pièce était une convergence de beaucoup d'éléments : le colonialisme, Hugo Claus, le travail du KVS au Congo, le discours post-colonialiste, le mot nègre qu'on ne peut pas utiliser. Mais ce mot est dans le texte. Alors, est-ce qu'on doit censurer un texte qui a été écrit il y a 50 ans ? Cette discussion est utile mais on doit l'avoir avant de monter une pièce.

Y a-t-il un basculement, une crispation de la part d'une communauté noire qui refuse qu'on prenne la parole à sa place ?
Oui, et je comprends ça. C'est vrai qu'il y a un basculement. Tout a à voir avec le regard. On n'a pas le droit de penser qu'on peut se mettre à la place de quelqu'un d'autre. On peut par contre essayer de comprendre quelqu'un d'autre en jouant une pièce mais alors, est-ce qu'on doit laisser seulement la communauté noire faire ces pièces ? Est-ce qu'il faut mettre des limites, des frontières ? Je me souviens de l'argument de cette femme, au moment de La vie et l'œuvre de Léopold II, *qui disait : dès qu'une seule personne est heurtée par ce qui se passe sur scène, vous n'avez plus le droit de le faire. C'est un argument très clair mais qu'on doit pouvoir aussi discuter. Peut-on imaginer un monde où on ne peut plus dire quoi que ce soit qui puisse heurter une personne ?*

On peut aussi voir cette pièce, « Para », comme une bonne nouvelle puisqu'on y perçoit une Belgique qui regarde ses erreurs ?
Oui. David Van Reybrouck est très imprégné de la commission de la vérité et de la réconciliation mise en place en Afrique du Sud. Il y avait, dans cette commission, des gens qui ont perdu des membres de leur famille pendant l'apartheid, mais aussi des criminels. David cherche toujours un décor comme ça, où s'écouter, parler et être pardonnés, ou pas. Je trouve ça très utile, pour les deux parties. Beaucoup de paras ont vu la pièce et en sont très contents. Pourtant, on y voit la photo de cet enfant suspendu au-dessus du barbecue, et j'y dis aussi que 90 % de la section est de droite, voire d'extrême droite. Malgré tout, ils étaient contents d'avoir reçu une voix et pas juste cinq minutes aux infos mais deux heures d'une histoire nuancée. ■

Propos recueillis par
C.MA.



gopress
Innovating Digital Content

Le Soir Wallonie 20/10/2018, bladzijden 44 & 45

All rights reserved. Gebruik and reproductie enkel mits toelating van de uitgever
via Le Soir Wallonie